



Pierre H. Dubois (°1917) (Photo Jan Stegeman).

Pierre H. Dubois: «contemporain» de Diderot

«A quoi attribuer l'attraction spontanée vers la langue, la culture, la littérature françaises chez un être qui, il est vrai, a hérité non seulement d'un patronyme, mais également de prénoms français, alors qu'il est issu d'une famille dont aucun membre ne maniait cette langue et dans laquelle on ne pouvait déceler la moindre affinité avec ce contexte culturel précis, ni d'ailleurs avec aucune autre forme de culture littéraire?» C'est sur cette interrogation que débute le premier tome des *Memoranda*, trois volumes à caractère autobiographique que l'auteur fit paraître entre 1987 et 1989. C'est dire l'importance que revêt pour cet écrivain l'héritage littéraire français, de Diderot à Sartre, de Flaubert à Simenon, de Voltaire à Camus, de Stendhal à Ionesco, d'Isabelle de Charrière à Montherlant, autant d'auteurs prestigieux dont les œuvres ne cessèrent de nourrir sa réflexion. Il y en a eu d'autres, bien sûr. En premier lieu, les classiques néerlandais qu'un maître avisé sut lui faire apprécier dès le collège, les grands romanciers du tournant du siècle ensuite: les Emants (1848-1923), les Couperus (1863-1923), des contemporains enfin comme Cola Debrot (1902-1981) ou Maurice Gilliams (1900-1982). Ajoutons qu'au-delà du domaine français, il porta ses regards sur Tchekhov et Gogol, sur Pirandello, sur Miller, sur Brecht et sur Max Frisch. Ses préférences cependant sont toujours allées, à n'en point douter, aux écrivains de langue française.

Il suffit pour cela de jeter un coup d'œil à sa bibliothèque. Peu de particuliers, en Hollande, possèdent une collection d'ouvrages français aussi fournie que celle de Pierre H. Dubois (°1917). Des milliers d'ouvrages qui tapissent jusqu'au dernier pan de mur de son rez-de-chaussée, on peut être sûr qu'il les a lus, et pour la plupart, relus. Certains sont manifestement des compagnons de tous les jours qu'il a plaisir à

vous citer ou à vous lire à voix haute, ce qui vaut tous les commentaires.

Comment cet homme, né à Amsterdam, descendant d'un lointain ancêtre liégeois émigré vers les Provinces-Unies à la fin du grand siècle, ce collégien qui, à dix-sept ans, met fin à ses études secondaires chez les pères pour tâter de la bohème artistique et manger de la vache enragée pendant près d'un lustre, ce jeune homme qui traverse, alors qu'il n'a pas atteint l'âge adulte, une crise religieuse grave, qu'il appellera plus tard dans un de ses essais autobiographiques les plus incisifs une «expérience Saulinienne», comment ce garçon, issu d'un milieu modeste, lourdement frappé par la grande crise économique des années 30, a-t-il pu devenir un poète, romancier et critique apprécié dans sa langue maternelle, même s'il ne fut jamais «populaire», ainsi qu'un fin connaisseur de la littérature française du XVIII^e siècle à nos jours, ce qui lui permit de remplir de la manière la plus heureuse qui soit un rôle d'intermédiaire culturel entre la France et les Pays-Bas?

Travaillant, aux côtés de sa femme Simone, dans une équipe internationale de spécialistes universitaires, il a participé très activement à la magistrale édition critique, en dix volumes, des œuvres complètes d'Isabelle de Charrière (1740-1805). Cette édition, achevée en 1984, fut unanimement accueillie comme un modèle du genre. Elle vient de trouver son complément dans l'importante biographie à laquelle se sont attelés des années durant les deux époux et qui comporte pas moins d'un bon millier de pages. Le public lettré a ainsi à sa disposition non seulement l'œuvre, mais aussi une description fouillée de la vie d'un des écrivains les plus attachants, par sa personnalité comme par son talent, du Siècle des lumières. Hollandaise de naissance, Belle de Zuylen, qui a épousé un gen-

tilhomme suisse, M. de Charrière, est l'auteur d'une œuvre qui témoigne à merveille de l'existence historique d'une culture cosmopolite dont la langue française était comme le véhicule obligé. Ce n'est assurément pas le moindre mérite de Pierre H. Dubois, écrivain hollandais, de s'être consacré, au-delà de son œuvre personnelle, à faire mieux connaître un écrivain de cette qualité rare, qui appartient de plein droit à l'un des âges les plus brillants des lettres françaises.

C'est vers l'âge de 15 ans que, sur les bancs de l'école, Pierre H. Dubois découvre la littérature, la littérature néerlandaise, bien sûr, et largement bien pensante puisque cela se fait par le biais d'une anthologie à l'usage de l'enseignement secondaire catholique. Toujours est-il que l'adolescent se met alors lui-même à l'écriture et publie l'une ou l'autre petite chose dans le journal du collège. Le directeur de l'établissement, homme fin et large d'esprit, croit déceler chez ce jeune homme passionné une vocation qui n'est pas exactement celle pour laquelle il était là, à savoir devenir missionnaire chez les Pères blancs, mais bien plutôt celle d'écrivain. Ce prêtre, «homme pieux dont la sagesse n'était pas bornée par sa foi religieuse», avait compris, ou du moins avait pressenti que cet élève n'était pas fait pour porter de par le monde une vérité révélée et un message de grâce et de sérénité, mais pour porter témoignage d'une recherche inlassable et inquiète de sa propre vérité et de ses doutes. C'est bien ce à quoi cet «apostat» a consacré toute sa vie.

Il quitte l'école avant le terme du cycle d'études secondaires et finit par se retrouver, après quelques péripéties, dans le journalisme. Il faut ici rappeler le rôle de parrain joué par l'écrivain hollandais Jan Greshoff (1888-1971), domicilié à Bruxelles, à l'époque. Son aide morale et son soutien matériel lui mirent le pied à l'étrier. Correspondant spécialisé de divers journaux et revues, Dubois gravit les échelons de la profession jusqu'à devenir, en 1952, rédacteur en chef artistique du grand journal du soir de La Haye, *Het Vaderland*. Ayant ainsi assuré ses arrières, cet homme marié, père de deux fils, va mener de front, avec zèle et dévouement, une carrière de journaliste respecté; avec passion et acharnement, une vie d'écrivain qui allait s'épanouir en-

core, comme il fallait s'y attendre, une fois atteint l'âge de la retraite.

L'œuvre littéraire proprement dite est à la fois d'une grande diversité et d'une unité remarquable. Poète lyrique, il publie huit recueils qui témoignent, à travers l'exploration de l'imaginaire, d'une quête attentive et sensible de la signification ultime des choses et d'une recherche patiente de soi-même, dont les étapes majeures s'appellent *In den vreemde* (En exil), *Adembalen* (Respirer), *Spinrag van tijd* (Le temps tisse sa toile) ou encore *Een toren van Babel* (Une tour de Babel). Romancier, il offre à ses lecteurs sept romans qui, en même temps qu'ils explorent les problèmes de l'écrivain et de son écriture (*Zomeravond in een kleine stad* = Soir d'été dans une ville de province, ou *Najaar* = L'arrière-saison), dénoncent l'aveuglement de l'être humain, comme dans son récit inspiré du destin de Savonarole : *Een vinger op de lippen* (Un doigt sur la bouche), sa lâcheté morale, son goût de la facilité (*In staat van beschuldiging* = Inculpé), et qui sont autant de recherches de la vérité et de l'honnêteté intellectuelle, seuls guides sur le chemin de l'impossible innocence de l'être, comme en témoigne *Requiem voor een verleden tijd* (Requiem pour un temps révolu). Essayiste et critique, il fait paraître une bonne vingtaine de recueils d'études et de monographies également nourris de curiosité existentielle et de soucis formels (entre autres *Een houding in de tijd* = Une ligne de conduite pour notre temps, *Het geheim van Antaios* = Le secret d'Antée, *De verleiding van Gogol* = La tentation de Gogol).

Diversité de genres donc : poésie, romans, essais, critiques, écrits biographiques et autobiographiques, traductions, mais unité de thèmes : la recherche de soi et de sa propre vérité, la seule que l'homme puisse, sans se leurrer, s'approprier. La vérité tragique de l'être seul, qu'il doit apprendre à accepter et à supporter jusqu'au bout, en gardant les yeux grands ouverts sur une réalité impitoyable et inéluctable. Dans le climat existentialiste des années 50, l'écrivain Pierre H. Dubois prenait clairement ses marques en affirmant, dès l'introduction à *Een houding in de tijd* : «Je n'ai cessé de répéter que c'est le rôle de l'écrivain de s'exprimer, c'est pourquoi j'ai intitulé ce livre : «Une ligne de conduite pour notre

temps» - ma ligne de conduite pour notre temps, confronté que je suis aux acteurs et problèmes dont j'ai choisi de parler. Une ligne de conduite qui ne serait pas ma ligne de conduite aboutirait purement et simplement à une falsification de ce que je suis, en reviendrait à me trahir moi-même et, dès lors, à tromper mon public. Cette tromperie, j'ai essayé de l'éviter. Sans cela, ça ne vaudrait pas la peine d'écrire.

Mais il est plus facile de ne pas vouloir quelque chose que de ne pas le faire. Écrire comme je l'entends est aussi malaisé que de vivre comme je pense qu'il faut le faire ; en fait, ça revient au même. Reste posée la question : comment faut-il vivre ? A cela, je n'ai pas de réponse.»

Le thème central de son éthique et de sa poétique est ainsi clairement défini. Ce «contemporain de Diderot», comme il se désigne lui-même, y restera fidèle tout au long d'une œuvre qui se révèle, en fin de compte, fort abondante et diversifiée. En exergue de son premier recueil d'essais, figure la phrase suivante de Cl.E. Magny : «La critique littéraire pourra être l'une des formes - la seule légitime peut-être - de l'autobiographie.» Trente ans après, dans l'introduction à ses *Memoranda*, mettant ainsi en perspective toute son œuvre, Dubois prend la peine de préciser son interprétation de la citation : «Je voulais par là faire comprendre qu'écrire à propos des autres signifie pour moi écrire sur moi. Je suppose que c'est une constatation qui se vérifie tout au long de mon œuvre.» En effet, quand il écrit la biographie de l'écrivain classé «naturaliste» Marcellus Emants, il a une approche bien davantage philosophique que psychologique ou historique. Lorsqu'il esquisse divers profils de l'acteur Paul Steenbergen dans une *Kaléidoscopie d'un acteur*, il s'agit encore d'une tentative de dévoiler l'essence même de l'acteur, de l'artiste, de l'homme en face d'une existence qui lui échappe. Quand dans son premier roman, l'auteur publie la confession du moine florentin Lorenzo Vitelli, mort sur le bûcher en 1498, c'est son propre itinéraire moral et philosophique qu'il trace. L'esprit humain y apparaît rejeté sur lui-même, anxieux de maintenir le seul contact qu'il lui soit donné de nouer, le contact avec sa propre réalité, rien d'autre. Il s'agit néanmoins de «garder son calme, de se dominer», afin

d'assister lucidement, jusqu'au bout, à l'accomplissement d'une destinée qui n'a pas de sens hors de soi et qui trouve son aboutissement dans sa propre fin, la mort : «Une seule chose est sûre : la mort fait partie de la vie, comme le silence participe à la parole et la parole au silence, comme le temps relève de l'éternité et l'éternité est inconcevable sans le temps. Le temps et l'éternité sont deux notions qui se contredisent, mais elles ne peuvent exister qu'en coexistant. Je n'aurai pas vécu si je ne meurs point, et s'il y a un au-delà, il n'y a pas de vie sur terre.»

Pierre H. Dubois n'a pas été nourri dans le sérail. Sa grande culture, sa vaste érudition, sa rigueur intellectuelle, il les a acquises sur le terrain, par le contact quotidien avec les grands écrivains et les grands penseurs de la littérature mondiale, d'hier et d'aujourd'hui, et par l'exercice quotidien de la formulation écrite de la pensée, outil irremplaçable dans la recherche de la vérité. Car si Pierre H. Dubois est un passionné de l'écriture, c'est qu'il est avant tout un passionné de vérité. ■

LOUIS GILLET

Professeur de littérature néerlandaise à l'Université de Liège.

Adresse : rue Gaston Bernard 6, B-4130 Esneux.